

De l'exégèse à co'lectio, un itinéraire personnel

rencontre avec Sophie Schlumberger

Cet entretien a été réalisé au printemps 2020, dans la période d'entre deux, entre confinement et sortie de confinement.

Sophie Schlumberger, j'aperçois à côté de vous plusieurs livres du philosophe François Jullien. C'est votre lecture de sortie de confinement ?

Pas seulement ! La lecture des ouvrages de François Jullien m'a beaucoup soutenue dans mes recherches, mes tâtonnements. Il m'a permis de mettre des mots sur des questionnements et des intuitions qui m'animaient depuis longtemps.

Lesquelles, par exemple ?

Dans quelle mesure et à quelles conditions une information, un savoir peuvent-ils devenir ressource ? Au sens d'une ressource qui ne s'épuise pas mais croît en cours d'usage et fait croître celles et ceux qui s'en inspirent, s'en nourrissent. Ou bien encore, puisqu'il a écrit un ouvrage qui s'appelle *Une seconde vie* (dédié « À qui sait lire une seconde fois ») : comment une seconde lecture, une lecture renouvelée de la Bible, est-elle envisageable, possible ? À quelles conditions ?

La question du désir, du sens, de la durée, de l'endurance, de la patience, de la persévérance, de la fidélité, de l'inspiration, sont ici en question.

Venons-en à votre parcours. Après une classe préparatoire littéraire, vous avez bifurqué vers la théologie.

Je m'intéressais déjà à la Bible – pas encore vraiment à la théologie ! – pendant mes études littéraires. Et les études de théologie, dans les années 1980, ont joué ce rôle de lieu-ressource, sur le plan des rencontres, du savoir et de la vocation.

En m'inscrivant à la faculté protestante de théologie de Paris, j'ai découvert un milieu nouveau pour moi, où vie intellectuelle et vie spirituelle étaient articulées de près et librement, avec exigence et passion, dans

l'ouverture au monde, dans le débat des idées et des engagements. Certains des enseignants et enseignantes sont devenus des figures marquantes. Elles m'ont accompagnée, inspirée, tout du long de mes études et, pour certaines, jusqu'à aujourd'hui. Je dois beaucoup à l'accueil qu'elles m'ont réservé alors que je débarquais dans cet univers.

Mais une faculté de théologie, c'est d'abord un lieu de savoir ?

Là aussi, j'ai découvert une vaste palette de disciplines, constitutives de la théologie. Je m'y suis immergée avec le sentiment d'avoir trouvé mon élément. J'y ai vécu des prises de consciences fondamentales.

Sur le plan biblique ?

La prise de conscience essentielle, car elle est emblématique, concerne le long processus qui a abouti à la Réforme protestante au XVI^{ème} siècle et ce qui s'y est joué dans les domaines du savoir, du rapport au savoir et à son accès, de l'étude des textes bibliques, du statut et de l'autorité des Écritures, de l'identité de chacune et de chacun devant Dieu. Avec leurs répercussions dans la conception de l'Église et des rôles de chacun.e, la réflexion sur le magistère.

Mais bien sûr, durant ces années, ma prédilection est allée à l'exégèse, selon des méthodes diverses, et à l'herméneutique. Les travaux de Paul Ricœur, notamment, sur la lecture, le statut du texte et de la communauté lectrice, l'interprétation, ses réflexions sur l'identité marquent ma pensée.

De plus, en parallèle des cours à la faculté, la fréquentation assidue des Équipes de recherche biblique et la participation active à leurs travaux ont contribué à ma formation.

Ce parcours dans ces différents « lieux » me situait dans le sillage du mouvement appelé Renouveau biblique, au XX^e siècle, autour de Suzanne de Dietrich¹.

On dit que les études de théologies sont desséchantes pour la foi et peuvent représenter une véritable épreuve...

Pour moi, ce fut plutôt le contraire ! J'ai reçu durant ces années quelque chose de fondamental, en surplus des enseignements et des savoirs : la reconnaissance d'un appel qui m'avait conduite à faire des études de théologie. Je me suis sentie encouragée et pleinement autorisée à prendre place dans la succession des générations de biblistes, de théologiennes et théologiens, de pasteurs. Je me sentais appelée à m'aventurer à mon tour dans la lecture de la Bible et dans la réflexion théologique selon mes propres voies.

Cette autorisation s'est avérée elle-même ressource, une ressource libératrice. Dans les périodes de doute, de mise en question, elle m'a été un profond soutien, elle a entretenu une dynamique de vie en moi et dans mon travail de recherche, quand le repli et le renoncement auraient pu être une tentation.

Après les années faculté, est venu le temps du ministère.

Lorsque j'ai commencé à exercer mon ministère d'animation biblique, après avoir été agréée comme ministre de l'Église réformée de France, ce fut le moment de mettre mon savoir exégétique, théologique, ecclésiologique à l'épreuve des situations diverses dans lesquelles j'exerçais mon ministère.

Outre le plaisir et l'intérêt des rencontres, des projets à bâtir et à vivre, ces débuts m'ont fait prendre conscience que le savoir emmagasiné au cours des études était très pertinent, étonnamment pertinent, mais qu'il lui manquait quelque chose pour être davantage performatif.

Que manquait-il ?

J'avais le sentiment que la lecture des textes, dans les groupes ou plus largement dans la vie de l'Église, restait l'affaire de quelques-uns. C'était comme si on attendait de ces personnes, qu'on estimait mieux outillées, qu'elles prennent en

charge le travail de lecture pour les autres. Trop peu de personnes se jugeaient capables, légitimes à lire ces textes et à les interpréter. C'était comme si ces textes étaient réservés à une élite.

Une sorte de cléricisme chez les protestants ?

Cette question de l'accès aux textes n'est pas nouvelle. Elle s'est posée dès lors que de l'écrit a existé. Les Réformateurs du XVI^e siècle s'en sont saisis, on le sait, aidés en cela par la révolution qu'a représentée l'imprimerie.

Mais ces efforts buttent toujours à nouveau sur une réalité très résistante. Voici comment Suzanne de Diétrich en parlait, en 1945 : « *Le travail biblique n'est pas l'œuvre d'un seul homme – le pasteur – mais de la paroisse tout entière ; il s'agit de bâtir une communauté et de la bâtir sur le roc de la Parole de Dieu. Chaque fidèle est appelé à apporter sa pierre à l'édifice. L'Église doit mettre à sa disposition des instruments de travail : listes de lectures bibliques, commentaires, groupes d'étude. Il se sent alors intégré dans un grand effort qui le porte et le dépasse mais dans lequel, en tant que membre du corps, il a sa place à tenir, si humble soit-elle.* »

Suzanne de Diétrich met le doigt sur les difficultés qui sont les nôtres à faire que le sacerdoce universel des croyant.e.s se déploie, jusque dans la lecture et l'interprétation de la Bible.

Vous partagez donc le point de vue de Suzanne de Diétrich.

Je me suis inscrite, avec d'autres, dans ce sillage et longtemps j'ai fait miennes ses recommandations. Elles se situaient parfaitement dans le prolongement de mes études et de mon parcours avec les Équipes de recherche biblique. C'était très intéressant, satisfaisant, stimulant. J'y ai beaucoup reçu, appris moi-même.

Dans le droit fil de ce mouvement, j'ai alors organisé des sessions où des chercheurs venaient partager leurs travaux, j'ai animé des groupes sur le mode de l'investigation universitaire, apporté ma contribution à la création de documents de travail. Le tout, dans la perspective de vulgariser la recherche

biblique, comme une interface entre le monde universitaire et le monde des amateurs et amatrices éclairé.e.s.

Mais on sent une insatisfaction...

Oui ! Car ce qui se construisait ainsi m'est apparu comme reproduisant toujours les mêmes schémas. On fonctionnait assez strictement sur le mode cérébral, on s'adressait à un public averti, initié à une culture de type académique, on donnait la parole à celles et ceux qui sont déjà les plus à l'aise dans ce genre d'exercice de prise de parole dans une assemblée. J'ai eu soif d'autre chose.

Comment cette soif s'est-elle traduite ?

J'ai éprouvé le besoin d'interroger ce modèle, ces habitudes, ces formats. Je me suis demandé comment mettre en place d'autres façons de faire pour qu'un plus large public ait accès aux textes bibliques et se mettent à les lire eux-mêmes. J'ai cherché comment donner toute sa place au groupe et au groupe lecteur. Pour le dire autrement, voici le questionnement qui me mobilisait : à quelles conditions une assemblée peut-elle devenir un groupe-lecteur ?

Une autre question m'animait également : dans le paysage de la lecture de la Bible où cohabitent tant de modes de lecture, est-il pertinent et possible d'emprunter d'autres chemins, tout en restant fidèle aux fondamentaux de la Réforme qui me tiennent à cœur, dans une fidélité non passéiste mais vivante ?

Ces détours, les avez-vous empruntés seule ou avec d'autres ?

Les deux à la fois. J'ai pris du recul, élargi mon regard, rouvert mon chantier et je me suis mise en recherche. Des personnes, des collectifs et des institutions, appartenant au monde ecclésial ou non, ont contribué, de très près ou de plus loin à cette recherche. Ils l'ont accueillie et ont accepté le temps et l'investissement nécessaires à toute expérimentation. Petit à petit, d'autres façons d'envisager, de penser et de vivre le rapport à la Bible et à sa lecture, à la spiritualité et ses

diverses expressions ont émergé et pris forme, pris consistance.

À quels outils avez-vous eu recours dans cette recherche ?

L'apport des pédagogies actives a permis de franchir un seuil, de transformer le système classique dit de l'étude biblique. D'ailleurs, parmi mes prédécesseurs, les plus anciens, les pionniers des Équipes de recherche biblique s'en sont réjouis, reconnaissant que la dimension pédagogique n'avait pas été suffisamment activée et exploitée jusqu'alors. Mais d'autres approches, psycho-corporelles, psychanalytiques, spirituelles, se sont avérées très fécondes et font désormais partie de mon bagage.

Les personnes qui participaient aux groupes et aux formations que vous avez continué d'animer ont-elles perçu cet élargissement ?

Oui, et les échos, en retour, furent très encourageants, ont eu des effets au-delà de ce que j'avais pu imaginer.

Des personnes déclarent se sentir « éveillées » par cette approche de la Bible et de sa lecture. Elles se sentent prises en compte. Leurs relations aux autres s'approfondissent, elles en éprouvent une joie profonde. Elles parlent d'égalité, de liberté, de fraternité dans le groupe. Elles me disent comprendre mieux, « digérer », assimiler ce qui se dit et ce qui se passe alors qu'elles se trouvaient jusqu'alors « réduites à une écoute passive ». Elles se découvrent « capables de prendre la parole », en confiance, et de prendre part à la lecture et à la réflexion.

Les « routines » corporelles, mentales, spirituelles dans lesquelles elles se sentaient prises s'assouplissent et de nouveaux chemins de pensée, de vie s'ouvrent devant elles.

Ce sont là leurs paroles ?

Je vous rapporte là des mots, des expressions qu'elles emploient elles-mêmes ! Pour ma part, je perçois que ces hommes, ces femmes sont en quête. Quête d'autres saveurs, d'autres voies d'accès, d'autres modalités qui leur fassent place, qui leur donnent la parole, sans suffisance, sans repli, reliées aux autres.

Elles aspirent à un « souffle nouveau » pour leur vie, leur vie avec les autres et avec celui qu'elles nomment Dieu.

Comment ces évolutions se sont-elles traduites dans votre ministère ?

Ce long processus de réception et d'actualisation de l'héritage est passé par un investissement conséquent dans l'animation biblique, sans pour autant me détourner des voies de l'exégèse et de la théologie.

Le site animationbiblique.org, créé en 2006, en a été le théâtre virtuel. Je n'ai cessé, depuis sa création, menée de façon collégiale, de réfléchir à cette façon d'envisager la lecture de la Bible et de la déployer, en pensée et en actes, selon des voies plus personnelles, au gré de mes recherches.

Les ateliers, les cultes, les ateliers-école, les formations, les cours dispensés à des étudiant.e.s, m'ont permis de continuer à développer cette pédagogie, d'en approfondir les ressorts et d'en récolter les effets sur les plans théologiques et anthropologiques.

Toutes ces expériences m'ont encouragée à aller plus loin, à oser interroger et toucher aux formats et traditions bien établies concernant le culte, l'enseignement, la formation. C'est une sorte de jeu de réinvention qui prend sa source dans des idées maîtresses de la Réforme. Qui traduit et actualise ces idées et les formes dans lesquelles elles ont été inscrites.

C'est ainsi que vous avez eu l'idée de co'lectio ?

Aujourd'hui, **co'lectio** marque une nouvelle étape dans mon itinéraire. Je poursuis dans l'élan qui m'a été donné pour chercher, encore, expérimenter, encore.

Ce qu'on appelle d'un terme générique l'animation biblique regroupe de plus en plus des pratiques diverses. Certaines, à mes yeux, ne font pas assez droit au groupe, d'autres ne donnent pas assez de place au texte comme production littéraire et à sa lecture, d'autres relèvent essentiellement de démarches projectives et imaginaires, d'autres encore

délaissent la pensée critique et le questionnement.

Dans le monde de l'animation biblique, **co'lectio** témoigne d'une réception singulière de cette pédagogie, du point de vue de la pensée et de la pratique.

Et d'une réception partagée. Car le nom « co'lectio » n'aurait pas vu le jour sans ma rencontre avec deux personnes-clés : Catherine Finet et Laurence Marty. Elles ont à cœur, chacune à sa façon, de contribuer à ce processus en y mettant toute leur énergie, leur intelligence, leur créativité, leur savoir-faire. Le travail s'est fait, progressivement, dans une collaboration exigeante, confiante, stimulante, joyeuse.

Le souffle a opéré. Il a ajouté son grain de sel. L'aventure de la lecture de la Bible se prolonge, de façon étonnamment féconde !

Propos recueillis par **Laurent S.**

¹ **Suzanne de Diétrich**, *Le Nouveau biblique : principes, méthodes, applications pratiques*, Neuchâtel, Delachaux & Niestlé, 1945.

Le Nouveau biblique hier et aujourd'hui, Neuchâtel, Delachaux & Niestlé, 1969.